

BASTIEN CHERAULT

LA LOI DES SUSPECTS

*au temps de la Révolution du
Saucisson*

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
euthena.com qui ont permis à ce livre de
voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 9791042519322

Dépôt légal : septembre 2025

À ma mère.

Avant-propos

Cette histoire a grandi en parallèle de ma thèse de doctorat et des aléas de ma vie. Je l'ai entreprise à un moment où j'avais besoin de faire une pause dans à peu près tout ce qui constitue l'existence humaine : famille, amitié, amour, travail.

Ce roman naît aussi de l'inquiétude que je porte à l'égard de nos sociétés. Je ne crains pas de l'exprimer : je serais fier si un jour il finissait dans les flammes d'un autodafé.

Ainsi, comme le disait Tolkien en son temps, j'ai avant tout souhaité l'écrire pour moi, ayant modestement peu d'espoir que d'autres puissent s'y intéresser. Ce roman n'est pas exutoire ou introspectif. Il apparaît sans crier gare, répondant simplement à une envie d'autre chose, s'inspirant de bribes analytiques et de petits fragments de sensibilité.

27 août, an II

Je suis arrivé chez nous tard dans la nuit. Je ne me souviens plus de l'heure exacte. Peut-être vers une ou deux heures du matin. Nous habitons les coins tranquilles de l'ouest de la Capitale, de l'autre côté du boulevard périphérique ; mais plus pour longtemps. Demain, je commencerai mes cartons, et je partirai. Je partirai loin de la ville.

J'ai déposé mes clefs sur la console de l'entrée après avoir fermé la porte, sans faire aucun bruit ; puis je suis allé m'asseoir dans le salon, sur notre canapé. J'ai allumé une cigarette au milieu de la pièce plongée dans la pénombre de la ville et, pour une raison que j'ignore, sans doute rituelle, j'ai mis notre musique ; un morceau du siècle dernier que beaucoup n'écoutent plus, ou ne connaissent plus.

« *Goodbye horses, I'm lying over you*
Goodbye horses, I'm flying over you »¹

Jisoo a été déclarée morte à vingt heures et zéro-trois minutes.

C'était il y a environ six heures.

Le médecin et les enquêteurs nous ont expliqué que Jisoo était décédée sur le coup, juste après avoir reçu un premier choc au visage. Elle n'a pas eu le temps, a priori, de s'en rendre compte vu la puissance supposée du geste de l'agresseur. Sa mère hurlait dans les couloirs, et son père était assis à ses côtés, sur le sol froid de l'hôpital. Peut-être le médecin avait-il cherché à nous apaiser en nous déclarant qu'elle n'avait pas souffert. Je crois me souvenir qu'il était gentil, aucunement brutal dans ses paroles, attentionné et patient. De toute façon, je flottais à ce moment-là. Je ne comprenais pas cette histoire qui était en train

1 *Goodbye Horses*, Q. Lazzarus, 1988.

de se terminer. Puis les médecins nous ont proposé d'aller la voir, une dernière fois.

L'infirmière me parlait, la mère de Jisoo s'effondrait, et les informations bourdonnaient dans mon cerveau. Je n'avais pas pleuré sur le coup, cela m'avait surpris. Je voulais être seul. Seul ! Je voulais me cacher au fond d'un trou, et ne plus en sortir. Je voulais comprendre avant de tout lâcher.

*

Je ne suis pas entré dans la chambre n° 67 où le corps de Jisoo reposait. Son père m'a dissuadé de me rendre à son chevet, me faisant comprendre qu'elle était trop abîmée, et qu'il serait préférable pour moi que je garde, incrusté pour toujours dans ma mémoire, le meilleur souvenir possible d'elle. Je n'ai pas insisté. J'ai accepté ses conseils. Au fond, je n'avais pas envie d'entrer dans cette chambre. C'était mieux ainsi. Aujourd'hui encore, je garde en mémoire la dernière fois que j'ai posé mes yeux sur elle ; c'était le matin avant sa mort. Je partais pour l'université nationale, où j'enseigne depuis douze ans.

J'ai rempli des formulaires, des papiers pour les pompes funèbres, puis j'ai payé par chèque les frais de mobilisation des services-citoyens de santé. Une fois tout signé, j'ai, dans une interminable et douloureuse étreinte, embrassé les parents de Jisoo. Ils m'ont proposé de venir chez eux, ne serait-ce que pour partager un repas dont le savoir-faire de sa mère dépassait les clichés. Ils insistèrent alors que je refusais. Jamais son père ne m'avait autant montré de gestes d'affection que ce soir-là. Lui qui, contrairement à moi, n'était pas un produit conforme de notre pays, vivait toujours de ses origines et de ses traditions. Il était un vrai homme de l'Orient lointain, un homme fort, un bosseur, un Autre. Ce père ne partageait jamais ses émotions, pas même avec sa fille. Pour autant, il l'aimait plus que tout ; Jisoo était sa petite princesse.

Et elle le resterait.

Je m'en voulais d'avoir, pour la première fois depuis que j'avais intégré leur famille, inversé nos rôles. Ce soir-là, à l'hôpital, ce fut moi qui maîtrisais mes émotions. Pas lui. C'était à

moi d'assurer comme un homme, comme un brave, comme cet Autre de l'Orient lointain.

*

Il est quatre heures du matin. La nuit s'achève d'ici peu. Je retarde encore au maximum mon sommeil. Car je sais que, dans notre chambre, nos draps portent encore ses marques et son parfum. J'enchaîne alors les cigarettes, accompagnées d'un verre de vin, son vin à elle. Funestes sont mes regards posés sur notre salon, sur nos meubles, sur un objet, ce livre, le sien, déposé sur notre table basse de salon, avec son marque-page, à la page 156.

Elle ne le finira jamais.

Tout comme ses yaourts à la mangue dans le frigo.

Puis d'autres pensées sinistres arrivent. Je me dis que rien ni personne ne pourra me soulager de cette désolation. Rien ni personne ne le pourra. Ce n'est pas possible autrement.

Enfin, la colère monte, et le chagrin s'étoffe et se dilue sur la toile de fond de mes pensées.

Il est cinq heures du matin et je ne peux plus retenir mes larmes.

Elles coulent enfin.

Lübeck, notre chat, le sien surtout, vient frotter son poil noir contre ma jambe, comme pour me consoler.

« Comment avons-nous pu en arriver là, Lübeck. Comment... ? »

Il me miaule une réponse dont lui seul possède le secret.

Sans doute demande-t-il comment, en si peu de temps, en moins de deux ans, notre vie s'est transformée en un supplice qui, j'en suis convaincu maintenant, ne nous élèvera jamais au rang de martyr. Bien au contraire. Pire ! Je ne le sais pas encore, mais d'ici quelques semaines je serai moi-même la cible de ceux qui m'ont enlevé Jisoo. L'enfer continuera à s'étendre sur notre existence. Et tout ça a commencé il y a deux ans dans notre pays, à cause d'un mot : « cochon ».

Seize mois plus tôt, 27 mai de l'an I. Le soir des attentats

Sitôt que les flashes infos nous apprennent la série d'attentats en cours à la Capitale, je regarde par la fenêtre. La nuit se fige. Au loin, au-dessus de ce tableau mouvant de zinc, d'ardoises et de cheminées, j'aperçois un panache de fumée grise monter vers le ciel illuminé par la ville. Je suppose à voix haute qu'il s'agit du temple non conformisé dans laquelle est commissionnée la brigade-citoyenne de mon frère. Au même moment, le bal des sirènes et des gyrophares débute dans la cité entière, engageant toute la population sur la route de l'angoisse collective : police, pompiers, sirène de mairie. Par la voie médiatique, le gouvernement nous invite à nous confiner, à ne plus sortir de chez nous, ça tire dehors ! Jisoo s'exclame de manière naïve et effrayée, complètement dépassée par la situation ; elle panique total, et surgissent des réflexions pavloviennes débiles : « Faudrait peut-être que nous allions nous réfugier dans la cave !? Oscar ! » Je lui réponds sèchement, sans considération : « Mais tu n'es pas bien, toi ! » Elle ne rebondit pas, elle ne m'entend pas.

Comme elle, en vérité, je ne sais pas quoi faire.

Puis, on entend un « boom » lointain. Une explosion à mille lieues, suivie d'une légère secousse. Mon sang ne fait qu'un tour dans mon corps.

« Faut que j'y aille ! » Je décide de me rendre au temple dans lequel mon frère passe toutes ses soirées depuis le début de la Révolution. Je m'habille à toute allure tandis que Jisoo me retient fermement, effrayée. Sans succès. Des semaines que mon frère y possède ses satanées responsabilités de commissaire-citoyen, et voilà qu'il va y laisser sa peau. Personne ici ne peut me retenir.

« Jisoo ! Laisse-moi y aller. Merci ! »

Robert, jusqu'alors discret, me regarde prendre mon manteau, il ne tente rien. Jisoo se met à pleurer.

« Je vais revenir », lui dis-je, sans réelle conviction, avant de l'embrasser sur le front.

Elle s'agrippe à moi. J'ouvre la porte et descends les escaliers plus vite que jamais.

En métro, le boulevard Grenelle de la section nord de la Capitale est à onze stations, environ à quinze/vingt minutes. Je me dirige en vitesse vers la station de métro. Mais forcément, les trains sont tous mis en arrêt par mesure de sécurité nationale. Devant le panneau métropolitain, des brigadiers-citoyens, débordés et perdus, m'interdisent l'accès au sous-sol et au grand boulevard qui joint notre quartier. Les milices citoyennes évacuent à la hâte toute la rue et les barnums sous lesquels la Révolution passe le plus clair de son temps. D'autres brigadiers s'affairent à baliser l'entrée de la station de métro en tentant de fermer manuellement les grilles en bas des escalators mis à l'arrêt. L'un d'eux porte un talkie-walkie dont le son, une voix humaine, grésille sans interruption. Panique à bord. L'un d'eux me fait signe alors que je force le passage : « Nan, nan, Monsieur, vous ne pouvez pas passer par là » ; je lui retourne un :

« Mais tu es qui toi, pour m'interdire tel ou tel accès ?

— Monsieur, s'il vous plaît. Les ordres ! » Le gars doit avoir vingt ans, pas plus. Pas un poil sur le caillou, juste un chapeau de paille à bandeau et une marinière trop longue pour son corps chétif.

« Mais, vous êtes des brigadiers-citoyens, pas des policiers ? D'où vous m'empêchez de... puis merde ! Allez au diable. »

Le jeune brigadier-citoyen n'insiste pas face à mon agressivité. Il me voit rebrousser chemin et il passe à d'autres personnes qui tentent aussi de se rendre dans le métro. Je retourne alors en aval pour mieux contourner ma rue bloquée et je décide d'aller chercher mon vélo. Toutes les routes ne sont pas complètement fermées. Je vais pouvoir me faufiler.

*